

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BESSERO

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 27, p. 68-73

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

Ma chronique avançait comme par enchantement. Les transitions arrivaient d'elles-mêmes, sans effort, et les pages bien pleines n'accusaient aucune rature. J'étais content.

Soudain, une porte qui claque, des pas, et la voix martiale de l'inspecteur qui commande :

« — Remettez vos paletots. Demain, à l'étude d'une heure, je vous défends qu'on les enlève pour vous apprendre à obéir... »

J'avais sursauté. Mon cahier de brouillon était ouvert devant moi et dedans... rien, rien que le mot « Chronique » au sommet d'une page ! Cela ne faisait pas mon compte. Allez donc dire au Rédacteur qui attend votre prose avec impatience : « J'ai rêvé que je l'avais faite... »

Pourtant, voilà ma situation !... Et puis — me miserum ! — le métier demande tant à réfléchir !... A peine les uns vous ont-ils accusé d'avoir la langue trop longue, que d'autres vous reprochent de la tenir trop au chaud !

Ainsi les Rudimentistes, professeur en tête, se plaignent-ils amèrement de ce que je n'ai rien dit de leur promenade : j'ignorais même qu'ils en eussent fait une ! Mais maintenant que j'en suis nanti, je n'aurai garde de l'omettre : elle est si palpitante d'intérêt ! Ecoutez plutôt « Roi-Rond » ut aiunt : « On est monté. Là-haut, c'est-à-dire aux Plans, on s'est battu originalement et fraternellement, Monsieur Cornut a pris des photos, et on est redescendu en char ».

Mais il en oublie ! Et les rires éclatant dans l'air embaumé ! Et le visage radieux de M. le Professeur au milieu de cette naïve jeunesse, pareil à une rose épanouie sur un parterre de fleurs... Bref ! on ne saura jamais toutes les délices que prodigua à ses trois fois heureux participants cette mirobolante randonnée !

Le chœur mixte de nos hommes et de nos enfants, lui, crut avoir assez fait de poésie dans ses chants, pour ne pas disputer aux Rudimentistes le sapin vert et le gai soleil. Il s'en fut donc, prosaïquement, en chemin de fer, jusqu'à Vernayaz, et de là, à pied, sur la route poudreuse, jusqu'à Martigny, pour voir Ben-Hur. Mais cette agréable perspective n'étanchait pas notre soif accrue par la marche, la poussière et le soleil. Aussi quel empressement unanime à

répondre à la délicate invitation de Monsieur Orsat ! Ce généreux échanton prodigua vin, limonade et biscuits. On visita les caves où chacun s'exclamait à la vue des fûts immenses. Puis on se dirigea vers le cinéma. La course aux chars dans le cirque romain eut un succès phénoménal. La salle entière semblait concourir. Pierrot tapait frénétiquement sur la jambe de son voisin qui n'en pouvait mais. Enfin, ce fut une charmante après-midi. Gustave en garde un souvenir éternel. Le soir, il rêva tout fort :

« — Versez, versez toujours, pur, pur, sans limonade ! »

J'allais incontinent vous raconter une troisième promenade, quand soudain je me souviens d'une petite histoire que voici :

Décor : une chambre de physiciens.

Il est onze heures et demie du soir. Joseph et Laurent dorment profondément. Le silence de la nuit sombre n'est troublé que par leur respiration alternée et le tic-tac du réveil-matin. Bientôt, un faible bruit se fait entendre. On écoute... Rien. Un temps. Puis de nouveau un faible bruit, celui-là plus distinct... Un ressort grince et une voix appelle :

« — Laurent ?

— Hein ?

— Tu as entendu ?

— Quoi ?

— Un petit bruit, comme un cri ?

— Non ! »

Au même instant, le bruit se répète.

Joseph : « — Tu entends ? »

Le bruit appelle le bruit ! Ce n'est plus maintenant un petit cri isolé, mais tous les coins de la chambre, toutes les parois, toutes les tables, tous les tiroirs semblent conjurés pour troubler le silence de stridulations inquiétantes...

N'y tenant plus, furieux, Joseph se lève pour éclairer : son pied écrase un grillon !

« — Ah ! quels mauvais farceurs ! » dit Laurent en sautant du lit à son tour.

« — Ils me la paieront », répond froidement Joseph.

Et tandis que pendant un tour d'horloge, en nocturne costume, Joseph et Laurent font une guerre en règle à l'envahisseur qui toujours chante et s'envole, jusqu'à ce qu'enfin Joseph triomphant mît aux arrêts quelques

prisonniers destinés dans sa pensée à venger son sommeil et son honneur, les coupables qui avaient introduit l'armée des grillons observent à leur aise, par le trou de la serrure, la lutte épique de notre héros !

.... Depuis quelque temps on parlait de la grande promenade, et les mieux renseignés chuchotaient le nom d'Annecy. On se moquait. Mais il fallut bien se rendre à l'évidence, lorsque parut l'affiche officielle : Lundi prochain, grande promenade à Annecy. »

En effet, lundi 11 juin, à 5 heures du matin, la fanfare du Collège réveillait toute la population de St-Maurice. Dix minutes plus tard, un train spécial nous emportait jusqu'à St-Gingolph où nous attendaient dix autocars et autobus. A peine avions-nous roulé quelques minutes sur le sol français, qu'une pluie diluvienne nous arrosa. Plusieurs n'avaient jamais vu tant d'eau : il y en avait tout plein le lac, et les cataractes célestes en versaient continuellement... Vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien de plus triste qu'une promenade sous la pluie... Je ne vous décrirai pas la vallée de la Dranse : ah ! ils avaient bien choisi ceux qui fondèrent sur ces hauts versants les abbayes Sainte-Marie d'Abondance et Saint-Jean d'Aulps ! Mais par la pluie et le brouillard nous avons l'impression de partir au pôle nord...

Cependant, au sommet du col des Gêts, nous fîmes une curieuse rencontre qui nous obligea de nous arrêter, juste assez pour donner au soleil le temps d'enfoncer la barrière des nuages : nous l'invitâmes alors de nos vœux ardents à nous accompagner jusqu'au soir, et sire Soleil ne s'est plus dérobé à nos instances. Et dire que c'est une vache qui fut cause de tout cela, ou du moins de notre arrêt ! Oui, une vache restée obstinément étrangère aux progrès de la civilisation, et qui, tout effarouchée à l'approche de nos équipages, se précipita dans un ravin pour nous éviter plus sûrement. Mais une vache c'est têtue ! Quatre hommes dépendaient leurs efforts pour la tirer de sa position : deux la tiraient par une corde, au risque de l'étrangler, un autre par la queue ; un quatrième ne tirait pas, mais frappait la rebelle à coups de branche de noisetier : tout demeurait vain... Nous sommes repartis sans avoir vu la fin ...

Quand les cars arrivèrent à Annecy, l'heure de midi était passée, mais puisque le petit déjeuner était commandé

(je ne dis pas : servi...) on le prit quand même et l'on remit le dîner à plus tard... Entre tempe, les uns pèlerinèrent aux tombeaux de S. François de Sales et de Sainte Jeanne de Chantal, d'autres au berceau de S. Bernard de Menthon, d'autres encore admirèrent et la fraîcheur des quais et la beauté des eaux..., ou bien visitèrent les églises les plus intéressantes : la cathédrale de St-Pierre-ès-Liens, la collégiale de Notre-Dame de Liesse, St-Maurice : en toutes, c'est le passé qui fait leur valeur plus que le présent, car elles ont l'air de vieilles dames toutes défraîchies et ridées !

Plusieurs voulurent aussi s'approvisionner de souvenirs. Un allemand passa une heure entière dans une papeterie à expliquer au marchand qu'il « foulait acheter une borde blumes recevoir » (authentique). Quand il arriva à l'hôtel, c'était grand temps !

Nous dînâmes dans de vastes salles agréablement aérées et tendues d'étoffes orientales aux couleurs chaudes. Le menu était très abondant, les bouteilles s'alaignaient scandaleusement sur les tables, mais, chose curieuse, quand on les versait, il en coulait un liquide absolument transparent et qui n'enivrait pas...

Les plus belles histoires ont une fin...

En passant à Carouge, Benjamin fit arrêter la voiture et nous pûmes contempler le spectacle touchant et sans doute unique d'un oncle imberbe aux joues roses embrassant ses deux neveux et remontant près de nous les bras chargés de cornets de bonbons !

A Carouge encore, un gosse trouva les maisons comme il les avait rêvées, « petites et larges comme notre inspecteur »... Malheureusement, il était trop tard quand un autre demanda : « Où est la maison de M. Dénériaz ?... » « Oh ! soupira-t-il, j'aurais tant aimé la voir : je ne suis venu à Carouge que pour cela ! »

Genève émerveilla ceux qui m'avaient jamais vu de grandes villes ; mais le temps nous manquait pour nous y arrêter. Nous continuâmes donc directement.

La nuit tombait, et pas rien que la nuit, mais aussi la pluie, là même où le matin déjà nous avions été inondés. Nous eûmes vraiment ce jour-là toutes les saisons !

L'obscurité donne aux êtres des formes fantasmagoriques. Les autos éclairées qui passent sous les arbres penchés ressemblent à de gros verts luisants. Dans la lumière que projette

notre voiture, comme dans un cinéma, un âne blanc nous fit bien rire ! Effrayé par nos phares et nos cris, il se mit à trotter devant nous, sur la gauche de la route, pendant un kilomètre au moins ; tout à coup, il se jeta sur la droite, derrière un cycliste. Ce fut au tour de ce dernier de s'apeurer. Les bonnes gens devaient rire en voyant ce cortège d'un homme forcé de pédaler comme un désespéré pour fuir un âne qui lui soufflait dans le cou, affolé à son tour par l'auto, et puis, loin en arrière, le propriétaire inquiet de sa bourrique !

A St-Maurice la fanfare reprit avec attendrissement ses instruments qu'on ne lui avait pas permis d'emporter à Annecy ! O volonté cruelle, ô sentence fatale ! Pendant toute l'année se donner tant de peine pour étudier des marches toujours nouvelles ..., et ne devoir jouer qu'avant 5 h. du matin et après 10 h. du soir ! Bons lecteurs qui voyez ma peine et vous tous qui nous entendîtes, pleurez avec moi sur le silence infligé aux Muses !...

Il fallut hélas ! reprendre le travail le lendemain soir, et le surlendemain se relever à cinq heures du matin !... Heureusement, cela ne dura pas longtemps. Dix jours plus tard, le soleil brillait déjà dans le dortoir, lorsque la clochette nous réveilla. C'était la S. Louis. A la messe solennelle où nous avons communié, un prédicateur fribourgeois, M. l'abbé Chatton, nous montra dans toute sa grandeur la belle vertu de notre saint patron. L'après-midi, après notre pèlerinage traditionnel à Vérolliez, nous rompîmes brusquement avec les usages établis, en montant à la Grotte aux Fées, où M. le Directeur nous avait préparé une agréable fête!

Mais S. Louis n'est pas patron que des élèves : beaucoup parmi ces messieurs de l'Abbaye se tiennent aussi sous la protection de notre saint ; je n'en citerai que deux : MM. les chanoines Louis Broquet et Louis Quartenoud.

La classe de rhétorique s'en alla donc un jour, poétiquement cueillir des fleurs à l'ombre des bosquets de la Grotte aux Fées — toujours la même ! — Les grillons — toujours les grillons ! — sautaient dans l'herbe, puis se taisaient à notre approche. Une fraise au bord du chemin suspendait pour un instant notre marche paresseuse, et les châtaigniers étendaient sur nos têtes l'ombre propice de leur dôme verdoyant... Mais je renonce à vous décrire toutes les joies de

cette journée, car il y en eut beaucoup, et pour en comprendre la principale, il faudrait être de la classe ...

Les petits Allemands devancèrent les Rhétoriciens pour célébrer leur très zélé professeur. En gens avides de connaissances pratiques, il allèrent visiter les usines de produits chimiques de Monthey, et en rapportèrent de grands morceaux de savon ressemblant fort à du fromage. Aussi des gourmands trop empressés apprirent-ils à leurs dépens que le goût ne répond pas toujours à la couleur...

Il me resterait à vous parler de bien des choses, des fêtes de MM. les chanoines Chervaz et Closuit, mais toutes les fêtes se ressemblent par l'extérieur, et les sentiments intérieurs sont suffisamment connus ! Je veux quand même vous apprendre une jolie histoire : très scrupuleux pour la vérité, je rapporte exactement ce qu'on m'a raconté :

Narcisse depuis un quart d'heure était penché sur l'eau du jet d'eau. Contemplait-il son image ? je ne sais, mais je sais qu'il était sourd, ou distrait, et qu'un voisin aussi sourd vint lui demander :

« — Vous regardez les têtards ?

— Non, je regarde les têtards.

— Ah! excusez, je croyais que vous regardiez les têtards ...»

Le lendemain, M. le professeur de sciences vidait le jet d'eau et faisait partir les têtards par le canal.

Mais je dois en finir : un autre attend pour vous parler. M. le Rédacteur des Echos a embauché un correspondant particulier pour vous dire deux mots sur les olympiades... au collègue ! J'ai bien peur qu'il y ait plus que deux mots, et que cette prose voisine éclipse un peu la mienne... Je disparaîs. Bonsoir, et bonnes vacances !....

Charles BESSERO, Rhétor.